

#MeToo du cinéma français : la figure de “l’adolescente en avance sur son âge”, alibi des prédateurs

Dans les récits d’emprise comme ceux de Judith Godrèche ou Vanessa Springora, la “maturité” de ces mineures est avancée pour justifier les abus. Un argument qui flatte victimes et parents, puis déresponsabilise les agresseurs.



Judith Godrèche en 1990 dans « La Désenchantée », de Benoît Jacquot. Cinea

Par Romain Jeanticou

Réservé aux abonnés

Publié le 24 février 2024 à 15h00

Mis à jour le 26 février 2024 à 09h30

[Lire dans l'application](#)

Invitée de l'émission *À l'air libre*, de Mediapart, quelques jours après sa prise de parole et ses plaintes déposées contre les cinéastes Benoît Jacquot et Jacques Doillon, Judith Godrèche faisait part de son sentiment de « *responsabilité* » d'avoir, contre son gré, « *incité* » des jeunes filles à avoir des relations avec des hommes bien plus âgés – au début de leur histoire, en 1986, la comédienne avait 14 ans et Benoît Jacquot, 39. Elle l'accuse aujourd'hui de violences sexuelles, physiques et psychologiques.

Parmi ces jeunes filles dont parle Judith Godrèche, une a pris longuement la parole sur les réseaux sociaux : Nolwenn, adolescente dans les années 1990, avait pour « *rêve* » de ressembler à la toute jeune actrice et qu'on la prenne, comme elle, pour plus âgée qu'elle ne l'était. Elle a raconté combien son entourage, comme celui de son modèle de jeunesse, répétait qu'elle était une fille « *en avance sur son âge* » ou avait « *une grande maturité intellectuelle* ». Il fallait, pour elle-même et aussi pour ses parents, qu'elle sorte au plus vite de l'enfance : « *Ils pouvaient faire parader leur mini-adulte qui parlait comme une adulte et lisait des livres d'adulte, et se délecter des appréciations du type "enfant très cultivée". C'est exactement le même genre d'exigences ou de visions de l'enfance que j'ai retrouvé en lisant les livres de Vanessa Springora ou Camille Kouchner.* » Le summum de ce schéma étant alors, pour ces filles de 15 ou 16 ans, de « *sortir avec un vieil intello* », ajoute-t-elle : « *Je pense que je me serais laissée embarquer par un Jacquot ou un Matzneff en deux minutes.* »

Quand on vous dit à longueur de temps que vous faites plus que votre âge, ce n'est pas un compliment, c'est une injonction.

Fiona Schmidt, journaliste et autrice

Judith Godrèche a ainsi incarné, il y a trente ans, cette figure de « l'adolescente en avance sur son âge » et de « la jeune fille mature ». Un idéal séduisant au sortir de l'enfance, et une représentation valorisante pour la famille. La journaliste Fiona Schmidt, autrice de l'ouvrage *Vieille Peau* (Belfond, 2023), sur les diktats de l'âge qui pèsent sur les femmes, a elle aussi connu cette envie intime, doublée d'une incitation sociale, de passer de l'autre côté, celui des adultes. « *Ma puberté a été extrêmement précoce : à 10 ans j'en paraissais 15 et très rapidement on m'a traitée comme si j'en avais 20* », raconte-t-elle.

Fille de profs, elle aussi est très tôt poussée à s'intéresser aux choses intellectuelles. « *Quand on vous dit à longueur de temps que vous faites plus que votre âge, ce n'est pas un compliment, c'est une injonction. Puisqu'on attendait de moi que je me conduise comme une adulte, j'ai agi comme une adulte. Résultat : j'ai connu quatre Benoît Jacquot.* » De ses 13 à ses 23 ans, Fiona Schmidt entretient des relations intimes avec quatre de ses professeurs, quatre figures d'autorité âgées d'une trentaine d'années de plus qu'elle. « *Ils me répétaient tout le temps à quel point j'étais mûre et pas comme les autres. J'avais l'impression d'être l'élue, ça me distinguait. En réalité, ils se dédouanaient de leurs actes.* »



Judith Godrèche et Jacques Doillon en 1989 dans « La Fille de quinze ans ». Lola Films/Odessa Film

Dans son livre, l'autrice de 42 ans relève l'un des nombreux exemples du double standard de l'âge entre hommes et femmes : les études montrent que depuis les années 1970 les filles sont responsabilisées au sein de leur foyer un an plus tôt que les garçons. « *La fille en avance sur son âge, c'est un mythe, affirme Fiona Schmidt, ce n'est que l'expression d'une éducation genrée.* » La sociologue Juliette Rennes, qui travaille sur les imbrications entre âge et genre, rappelle que cette différenciation a une histoire juridique : « *L'idée selon laquelle les filles étaient des femmes avant que les garçons soient des hommes a été instituée par la loi elle-même. L'âge nubile, auquel les individus sont autorisés à se marier, a très longtemps été inférieur pour les filles : 15 ans contre 18 pour les garçons selon le code*

civil de 1804. Cette différence d'âge n'a été abolie en France qu'en 2006, quand on est passé à 18 ans pour les deux sexes. »

À lire aussi :

Vanessa Springora : *“Comment peut-on invoquer le consentement d'une jeune fille de 11 ans ?”*

Aujourd'hui encore, l'âge moyen des mariées hétérosexuelles est inférieur de 2,3 années à celui des époux, selon l'Insee. Les attentes de maturité féminine sont par ailleurs davantage sexualisées, ajoute la chercheuse : *« Les abus s'appuient sur cet argument de maturité car il permet de minimiser le caractère transgressif de ces actes : finalement, ce n'étaient pas de vraies enfants. »*

De quoi parle-t-on lorsque l'on évoque la « maturité » d'une enfant ou d'une adolescente ? Pour le pédopsychiatre et psychanalyste de la famille Pierre Benghozi, membre de la chaire Unesco Santé sexuelle et droits humains, il s'agit souvent d'une « pseudo-maturité », qu'il illustre par une image : *« Lorsqu'une pomme pas encore mûre est piquée par un oiseau, elle devient jaune plus vite et donne l'image d'une maturité précoce. Mais elle devient ensuite une pomme blette. »* L'oiseau, c'est Benoît Jacquot ou Gabriel Matzneff : une intrusion qui pousse la jeune fille à faire des choses d'adultes et à faire illusion, illusion qui sert d'alibi aux violences.

Le rôle des familles

« Avoir une sexualité prématurée n'est pas le signe d'une “avance” sur l'âge, mais d'un développement qui s'est fait dans un contexte d'effraction », poursuit Pierre Benghozi. Une effraction permise par une complaisance et une faillite de protection de l'entourage. *« Les récits de Vanessa Springora et Judith Godrèche laissent entendre que l'environnement parental n'a pas garanti une protection suffisante vis à vis d'environnements d'adultes qui ont pu parasiter leur processus de maturation et la rencontre avec des éléments extérieurs à laquelle elles n'étaient pas préparées. »*

Ces relations pouvant durer des années, certains accusés estiment, comme Benoît Jacquot, qu'elles sont consenties. *« Ces adolescentes sont en réalité pseudo-consentantes, en recherche de reconnaissance ou d'amour, dans un contexte de carences de protection familiale,* rétorque Pierre Benghozi. *Ce n'est pas du consentement tellement l'asymétrie est immense. »* Ces carences apparaissent clairement dans les récits de Vanessa Springora et

de Judith Godrèche : absence du père pour la première, de la mère pour la seconde, laisser-faire de l'autre parent.

La prétendue révolution sexuelle a été transformée en injonction pour les femmes, surtout les plus jeunes, à répondre aux désirs des hommes.

Geneviève Sellier, professeure émérite en études cinématographiques

Nolwenn, l'ancienne admiratrice de Judith Godrèche, souligne à quel point ces rencontres contre-nature peuvent être flatteuses pour certaines familles, dans une société fascinée par les enfants précoces, surdoués, surcompétents : « *C'est quand même plus valorisant de voir sa fille avec un grand auteur français qu'avec un Kevin boutonneux de 3^e B.* » Elle en tire une hypothèse de classe : ne s'agit-il pas, pour ces parents de milieux bourgeois ou intellectuels, d'une manière de distinguer leur progéniture et de maintenir une position sociale ?



Marianne Denicourt, Daniel Auteuil et Isild Le Besco dans « Sade », de Benoît Jacquot (2000). Alicéleo

La littérature de Gabriel Matzneff comme le cinéma de Benoît Jacquot étaient relativement confidentiels, rappelle la professeure émérite en études cinématographiques à l'Université Bordeaux-Montaigne, Geneviève Sellier. « *Leur influence existe surtout dans des sphères intellectuelles et culturelles, développe-t-elle. Ce n'est pas pour les filles des classes moyennes ou populaires des années 1990 que Judith Godrèche a incarné un modèle, celles-ci avaient plutôt Vanessa Paradis ou Sophie Marceau.* »

La “réponse du patriarcat” au féminisme

Un environnement de gauche soixante-huitard au sein duquel la liberté – notamment sexuelle – est brandie comme sacrée, quitte à écraser l'égalité. « *La prétendue révolution sexuelle a été transformée en injonction pour les femmes, surtout les plus jeunes, de répondre aux désirs des hommes, poursuit Geneviève Sellier. Ce type de cinéma a fabriqué des fantasmes masculins de disponibilité absolue des corps féminins sous couvert de transgression, qui imprègnent encore les imaginaires aujourd'hui. Il incarne en cela la réponse du patriarcat aux mouvements féministes des années 1970.* »

Judith Godrèche mais aussi la comédienne Isild Le Besco, qui affirme avoir subi « *l'emprise destructrice* » du même Benoît Jacquot lorsqu'elle avait 16 ans et le cinéaste 52, doivent désormais porter le poids de victimes, rendues complices malgré elles de la légitimation des abus dont elles ont souffert dans leur chair. Combien d'autres actrices ont elles aussi honte d'avoir incarné cette même liberté subversive dans des rôles hyper sexualisés tout en subissant la domination et la violence d'un réalisateur, d'un producteur ou d'un comédien en âge d'être leur père, voire leur grand-père ? Le pédopsychiatre Pierre Benghozi rappelle, si c'était nécessaire, que la culpabilité n'est évidemment pas du côté des victimes : « *La société a tendance à se déresponsabiliser en laissant croire à cette pseudo-maturité des enfants, mais ces histoires sont le signe d'une faillite qui est collective.* »

Société

Cinéma

Enfants

#MeToo

Violences sexuelles

#Metoo du cinéma français

Cher lecteur, chère lectrice,

Nous travaillons sur une nouvelle interface de commentaires afin de vous offrir le plus